

XYZ. La revue de la nouvelle

Élisabeth en français, ça prend un s

Louis-Philippe Hébert



Numéro 112, hiver 2012

Rest of Canada : de beaux restes ou ce qui reste du beau risque ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67858ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, L.-P. (2012). Élisabeth en français, ça prend un s. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (112), 33–36.

Élisabeth en français, ça prend un s

Louis-Philippe Hébert

Traduit de l'américain

QUAND J'AI REÇU les papiers du gouvernement à propos de l'accident d'auto, je me suis aperçue qu'ils avaient encore écrit mon nom de travers. Je n'arrive pas à m'imaginer comment ils peuvent faire continuellement la même erreur. Ce n'est pourtant pas si difficile. En français, Élisabeth, ça s'écrit avec un s. Mais chaque fois que je le tape dans le site Internet, ça rebondit avec un z. Ils ont installé un programme de correction automatique. Il va sans doute falloir que je me rende au bureau des enregistrements et que j'obtienne un nouveau permis de conduire, avec mon nom correctement écrit cette fois.

— Tu devrais changer ça et mettre un z, ce serait plus facile pour tout le monde. Toutes ces complications pour un s, dis-toi donc que ça n'en vaut pas la peine.

— Je ne peux pas faire ça. C'est mon nom, George, je suis Française ; c'est comme cela qu'on écrit Élisabeth en France.

— Tu pourrais t'appeler Liz. Ce serait plus simple et plus facile pour tout le monde, si tu veux le savoir. Et puis après, il n'y aurait plus de problème.

— Tu sais bien que je ne peux pas, George.

Autrefois, des discussions comme celles-là auraient pu durer des heures. Ce n'était pas vraiment une dispute. Je vois bien que ça n'a pas l'air très, disons, cordial. Mais George n'était pas un être agressif. Il conservait un ton assez doux. En fait, il ne m'a jamais forcée à faire quoi que ce soit quand je n'en avais pas envie.

C'était juste une suggestion de sa part. George cherchait toujours à simplifier les choses et je pense que, moi, Élisabeth, sa femme, j'étais la chose la plus compliquée de son existence.

C'est ce que je pensais en tout cas jusqu'à ce que j'apprenne la mort de Steve Birdski, oh ça, c'est une autre histoire. Mais 33

est-ce vraiment une autre histoire ? Un jour où il ne fera pas très beau, un jour de pluie, de tonnerre et d'éclairs, je la raconterai, cette histoire. Je me la garde pour plus tard.

Ce jour-là, mon seul espoir, c'était que notre conversation dure, dure longtemps — je m'en fichais pas mal de toutes ces complications à propos d'un s ou d'un z, si vous voulez le savoir — tout ce que je souhaitais, c'était qu'on puisse parler ensemble le plus longtemps possible, éternellement même.

Parce que George parlait pour la première fois depuis qu'on était arrivés à la plage. Enfin, il faisait des phrases complètes. Oui, c'était sa première phrase depuis qu'on était au chalet, depuis notre arrivée il y a trois jours.

J'avais l'impression que George avait été frappé, bouleversé, quand il avait revu l'océan. On était bien loin d'un protocole thérapeutique. Et bien loin du diagnostic de cancer. C'est drôle ce mot « protocole ». Je ne sais pas pourquoi on dit protocole quand on parle d'une suite de traitements pour le cancer. On croirait que c'est une affaire de protocole, comme lorsqu'on reçoit un haut dignitaire chez soi. Voilà, il y avait maintenant un V.I.P. qui s'était invité dans nos vies, et ce visiteur, cet étranger venu d'ailleurs, était toujours assis entre nous deux. En fait, il prenait toujours le meilleur siège de la pièce.

Il n'osait pas parler, George. Je veux dire que George n'osait rien dire. Il se promenait partout dans la maison ; il arpentait la place comme un chien qui sent la présence d'une personne invisible. Il ouvrait les armoires de cuisine pour rien. Le placard à balais. Il fourrait son nez partout en pinçant les narines et en faisant un air qui voulait dire « Sens-tu ce que je sens ? » Moi, je secouais la tête. « Non, George. » Il comprenait sans que j'aie besoin d'ouvrir la bouche.

Bon, bien, alors, j'étais là en compagnie d'un homme qui disait de lui-même qu'il n'était pas du genre à abuser des mots. C'est vrai qu'il était peu bavard : *a man of a few words*. On roulait sur la route n° 1. On faisait nos commissions. On irait à la pharmacie Rite Way puis au supermarché Hannaford, au Wine and Cheese par la suite, pour ramasser des pilules, un

peu d'épicerie, et une bonne petite bouteille de vin français pour moi. « N'oublie pas d'acheter un *Archie* pour le jeune. » Il nous avait entendus. « J'en veux pas des *Archie*, c'est juste bon pour les enfants ! » Mary Ann a crié : « Alors, achetez-en un pour moi ! » Notre grande fille est restée un bébé.

Il y avait tellement d'arrêts ; on arrêtait puis on repartait à tout bout de champ ; on traversait des zones de vitesse réduite ; on ralentissait en voyant le panneau ; on n'avait pas le droit de tourner sur la rouge ; les feux de circulation passaient du vert au jaune subitement ; on ne savait pas si le gars en face de nous allait accélérer ou freiner à mort ; et le soleil, on avait l'impression qu'il poussait contre le pare-brise tellement il était fort. Compte tenu de tout ça, j'aurais pensé que George serait resté silencieux pendant un bon moment. Mais non, pas du tout. Il fallait qu'il me relance.

— Change ton nom pour Liz, ça va me faire tellement plaisir.

— J'aime pas ça, Liz. Je suis Française, George. En français, ça sonne comme Lise, et moi, je ne suis pas une Lise.

— Bon, tu n'es pas une Française, non plus. Tu es devenue une Américaine. Et, pour dire la vérité, tu n'as jamais été une Française. Tu étais une Canadienne.

— Une Canadienne française, George, mes parents parlaient français. Au début, tu avais l'habitude de dire que tu aimais mon bel accent.

— Ton drôle d'accent, tu veux dire. C'est ça que je disais. J'aime ton drôle d'accent.

— Il va bien falloir que tu t'habitues, George. Et que tu vives avec le s. Parce que ta femme est Française.

— Il y en a qui prétendent que c'est une sorte de patois que vous parlez, rien de plus. Ce n'est pas du français. Et puis, tu m'as dit, une fois, que tes parents t'avaient donné ce nom-là, d'Elizabeth, en l'honneur de la reine d'Angleterre. Peux-tu imaginer ça ? En l'honneur de la reine de ceux qui ont voulu vous éliminer comme peuple, et qui se sont essayés avec nous autres aussi, les Américains, avant de s'installer en Ontario.

— George, tu parles trop. Tu sais que tu es blessant. S'il te plaît, arrête. Changeons de sujet.

— À un moment donné, je vais aller mieux. On ira faire un tour à La Nouvelle-Orléans. Je vais te montrer de quoi ça a l'air. Tu vas voir ce qui est resté là-bas de tes ancêtres. Et tu vas vouloir mettre un z à la place d'un s dans ton nom.

On n'irait jamais, finalement. George le savait. Je pense que George savait que le protocole, le fameux protocole, cet étranger toujours assis à notre table ou dans l'auto entre nous, ne nous laisserait pas y aller.

Et puis, La Nouvelle-Orléans a été frappée par un terrible ouragan qui l'a dévastée pendant que George était à l'hôpital. Je le voyais qui tremblait en regardant l'inondation à la télévision.

— On n'ira pas, Liz. Tu sais, tu n'auras pas besoin de changer ton nom.

Comment est-ce que j'aurais pu le contredire ? On en était à la fin. C'étaient ses derniers jours. L'hôpital l'avait laissé sortir une dernière fois. Il voulait voir la mer avant de mourir. Il conduisait si prudemment. Il était tellement concentré. Il regardait la route comme on regarde au fond d'un tunnel.

Et moi, au plus profond de moi-même, j'espérais qu'on ait un accident.

— Mon mari est très malade, monsieur l'agent. Oui, Élisabeth. Ça s'écrit avec un s, monsieur l'agent. Mon mari est malade, vous savez. Et moi, je suis une Canadienne française d'origine.